

Recettes

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **36 (1898)**

Heft 33

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197049>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Mais c'est à la condition, poursuivait Napoléon, que tu te laisseras couper la jambe.

— Tout ce que vous voudrez, mon empereur, la tête si vous voulez... Cependant, je ne pourrai plus rentrer au corps.

— Ne t'inquiète de rien; tu sais bien que je ne me sépare pas volontiers de vous autres. Je te donnerai un emploi où tu ne cesseras pas de m'être utile.

Le sapeur se laissa couper la jambe, et une fois en état de marcher, il fut placé au château de Rambouillet par l'ordre de Napoléon, en qualité de gardien, à l'une des petites grilles qui ouvrent sur la route d'Épernon : c'est là que nous l'avons vu en 1814.

MARCO SAINT-HILAIRE.

Pour empêcher les coqs de chanter.

Emblématique, sympathique, courageux, brillant, généreux, tel est le coq : sa petite fanfare, à l'aube, sonne comme un coup de clairon. On aime, en général, à l'entendre, sauf quand elle sonne le réveil avant la fin du repos, comme aux servantes de la fable : « Maudit coq, tu mourras ! » disaient les servantes, et le coq mourut et elles furent bien punies de leur méchanceté, les paresseuses :

Car la vieille, craignant de laisser passer l'heure, Courait comme un lutin par toute la demeure.

Il ne faut donc pas tuer le coq. Mais il est des cas où l'on n'a pas tant que cela besoin de se lever matin ; il devrait suffire alors de mettre une sourdine aux éclats de trompette intempestifs. L'*Agriculture Moderne* en indique le moyen.

Avez-vous un coq trop matinal et qui, avant même que l'aurore aux doigts de rose songe à ouvrir au soleil les portes de l'Orient, suivant le cliché classique, ait la mauvaise habitude de vous tirer par ses cocoricos sonores d'un sommeil dont vous seriez heureux de prolonger plus longtemps la béatitude ? Enfermez votre coq le soir et suspendez une planchette au-dessus du bruyant gallinacé. La première chose que le coq fait en chantant, c'est de lever la tête. Si la planchette est juste assez basse, pour qu'il se cogne la crête, son chant s'arrête aussitôt.

Après plusieurs tentatives aussi déconcertantes, le coq se décidera à remplacer ses aubades à l'aurore par une méditation mélancolique mais silencieuse, jusqu'à ce que, le jour apparaissant, on lui rende sa liberté.

Il paraît que ce n'est pas plus difficile que cela. Mais, comme c'est méchant ! Pauvre coq ! Quelles névralgies, quelles céphalalgies, quelles contrariétés à prévoir ! G.

Revenants, sonneur de cloches.

On écrit de Gap au *Petit Marseillais* :

Une bonne histoire, qui a semé quelques instants la terreur dans une commune des environs de Gap, défraye, depuis quelques jours, toutes les conversations.

C'était par une claire nuit de la semaine passée, le gentil petit bourg coquettement posé sur les flancs d'une verdoyante colline était assoupi.

Soudain, vers 11 heures du soir, de lugubres sons de cloche fendent les airs, mettant en émoi tout un monde justement effrayé. Le feu, ce terrible fléau, dévore le village... Et, chacun s'habille à la hâte, les pompiers se casquent, se précipitent sur leur pompe.

Mais, pas la moindre lueur rougeâtre n'éclaire le ciel. Où est le feu ? Où est le feu ? demande-t-on de toutes parts.

Et les cloches volent toujours dans le clocher de la petite église ; puis, comme si elles comprenaient qu'elles ont suffisamment mis en émoi tout le village, elles se taisent.

Le sonneur de cloches n'y comprend rien.

— *Es beleou, un revenant*, hasarde quelqu'un.

Un frisson court la foule.

Le curé et quelques valeureux citoyens décident de se dévouer pour aller voir ce que c'est : ils s'arment de la clef de l'église et de beaucoup de courage.

Ils approchent... les cloches recommencent leur danse.

Dans la foule on est muet, les femmes seignent.

La clef est dans la serrure, la porte s'ouvre, les cloches s'arrêtent à nouveau. L'esprit est conjuré, car le voilà qui dégringole les escaliers du clocher et vient tomber sous la forme d'un enfant de neuf ans dans les bras des citoyens qui sont là présents et chez qui l'ahurissement est à son comble.

C'est égal, on se souviendra longtemps au village de X... de cette fameuse nuit où, campé improvisé, le petit M..., qui s'était endormi à la prière et dont l'absence de chez ses parents n'avait pas été signalée, a trouvé, dans son intelligence de marmot, un moyen inédit de se faire ouvrir les portes de l'église au milieu de la nuit. J.

Lo Rodo et lo poai.

Lo borné d'ao tsatè dè Velà-les-Navets étai prao soveint à sè tandi lo sailli frou et lo tsautin et faillai allai queri l'édhie on pecheint bet pe llien avoué 'na fusta, assebin, Monsu dè Birbatse, que l'ài dèmaoravè sè decidà dè fèrè crosà on poai dè treinta pi dè prèvon dein on courti, d'ao côté dè bise dè la maison, po que lè dzeins d'ao tsatè aussant de l'édhie tot proutso quand lo borné vègnai à gotta.

Et baillà cé travail ein tâtse à lo Rodo Cambise, on petit païsan que fournessai lo lacé à tsatè.

Lo Rodo sè met don à crosà cé poai et, à mesure que l'avancivè, l'étéyivè lo crào avoué d'ài bet dè lans et d'ài pao po pas que la terra l'ài vignè avau su lo cotson et sè vairè ein-crottà coumeint on derbon, kà lo terrain n'ètai rein d'ài, ni tant solido.

Quand l'èut crosà 'na veingtanna dè pi dè prèvon, l'ètai l'hàorè d'allà bairè lo café et lo Rodo sè desai : onco cauquies coup dè petse et y'è fè, mè faut alla po pas fèrè atteintrè la Jeannette. Et mon gaillà tracé à la baraquà baire lo café ; mà, quand revegnè po reimpougnè se n'ovràdo, m'einlèvine se ne tràovè pas lo poai boutsi à tsavon ; paret que l'avai mau cotta lo perte et tota la terra et lè pierrès avoient velà dein lo crào.

— Tè preignè pi lo commerce ! se fà lo Rodo quand ve cein, vouaique duès dzornà dè fottie et mè faut tot recoumeinci ; que d'ao dianstro faut te fèrè ? Compto que mè faut allà cein derè à monsu dè Birbatse ?

Tandi que cein ruminavè, l'ài vint tot per on coup on n'idée :

Ye trè sa roulière, la pousè avoué son tsapé decoutè lo poai et ein rizeint qu'on sorcier, sè revirè contre la baraquà et sè va cutsi à sa grandze.

Quand fut via, vouaique monsu dè Birbatse que s'aminè à courti po vouaiti se le Rodo avancivè bin après son poai ; mà quand ve lo crào combillai, et la roulière avoué lo tsapé à fin bord, sè dese : Te possibillio ! l'est arrevà on malheu ! cè pourro Cambise est binsu ein-crottà lè dezo ! et sè met à cria ào sècoo !

Cinq menutès après l'étiont bin 'na dozanna avoué d'ài petsà et d'ài pàlles po déboutsu lo crào et coudhi 'raveintà ein via ci pourro Rodo.

— Est-tou quie ? no z'out-tou ? ne sein à te ! atteinis pi 'na menuta ! desant ti cliiau païsans que s'escormantsivont à crosà dein lo perte, mà n'ouïessant ni boailà, ni dzemottà per lè dedein.

Adon quand furont arrevà ào fin fond d'ao poai, vouaique mon Rodo que s'aminè tot balameint.

— Que fèdès-vo ? que fèdès-vo ? fà état dè derè stusse à ti cliiau compagnons.

— Pardine ! on tè crèyai bo et bin enterrà dein lo poai !

— Ouaih ! mè que vigno d'alla baire lo café !

Adon l'ont bin tant recaffà dè la farça et monsu dè Birbatse assebin, que lè z'a trè ti mena à la cava et fo l'ài sont restà tantqu'ia la né ? mà vo pàodès comptà que lo Rodo n'ajamé contà lo fin mot dè l'affèrè à nion. C. T.

La fleur des poids. — On a eu la curiosité de relever le poids actuel de quelques souverains d'Europe.

La reine d'Italie, à ce qu'il paraît, arrive bonne première avec 80 kilos.

La reine Victoria la suit de près avec 78 kilos.

Puis vient la reine d'Espagne, 67 kilos.

La reine des Belges ne pèse que 65 kilos.

L'impératrice d'Allemagne, qui a souvent varié de poids, reste maintenant stationnaire à 62 kilos.

La reine de Portugal arrête l'aiguille de bascule à 60 kilos.

La gracieuse tsarine est d'un poids de plume avec ses 59 kilos.

Mais le record des petits poids appartient sans contredit à l'impératrice d'Autriche, qui atteint à peine les 44 kilos. C'est la plus légère des souveraines.

(Annales politiques et littéraires).

Recettes.

Salade. — Il ne faut pas laisser la salade tremper longtemps dans l'eau : elle devient dure et perd de sa saveur. Il faut la laver feuille par feuille le moins longtemps possible avant le repas et l'épurer immédiatement.

Bouillon et œufs. — Beaucoup de ménagères débattent l'œuf dans le bouillon pendant que celui-ci est encore bouillant. C'est à tort : on doit toujours attendre qu'il ne soit plus que chaud parce que l'albumine qui cuit rapidement devient dur, est moins nourrissant, moins digestif et a moins bon goût.

Quelques pensées.

En parlant on plaît quelquefois ; en écoutant on plaît toujours.

Quand le ciel est pur, le matelot trouve que Dieu est trop loin pour s'occuper de la coquille de noix sur laquelle il vogue. Mais quand la tempête est déchainée, vite à genoux et des vœux à la Madone. Le danger rapproche les distances.

Les intrigants sont si nombreux que bientôt ils ne seront plus à craindre, sinon les uns aux autres ; ils ressemblent à ces armées où les soldats sont si serrés qu'ils n'ont pas l'espace nécessaire pour manier leurs armes.

L. MONNET.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, rue Pépinet, LAUSANNE rue Pépinet, 3.

AU RABAIS

Couleurs anglaises en godet pour l'aquarelle

DE LA MAISON WINDSOR ET NEWTON

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.